

« Comportement communautaire en migration des Arméniens de Mardin »

L'exposé a porté sur une partie de ma thèse intitulée : « Communautés en migration, le cas des personnes originaires de Mardin (Turquie) ».

Une petite introduction a permis de situer Mardin.

Mardin, un des 81 départements du sud-est de la Turquie, aujourd'hui à la frontière syrienne (autrefois à la frontière syrienne et irakienne. Mais les limites du département ont été retracées en 1990 : plusieurs arrondissements ont été extraits du département pour la création de nouveaux départements).

C'est une contrée multi- : multi-ethnique, culturelle, linguistique et confessionnelle. Mardin est riche d'histoire et de culture Cette richesse trouve sa source dans une histoire très ancienne, Mardin se trouvant au carrefour des routes antiques de la soie et des épices et étant devenu un lieu de rencontres et de synthèse des cultures.

La mosaïque de peuplement de la région se compose ainsi : parmi les communautés qui s'y côtoient, viennent en premier :

- les Kurdes (60%), les Arabes (28%) (Musulmans Sunnis Chafii),
- les Turcs (d'origine tchéchène- Musulmans Sunnis Hanefi),
- puis les Syriaques (chrétiens orthodoxes),
- les Arméniens (catholiques, grégoriens)
- et enfin les Yézidis (des représentants de croyances « archaïques »).
- Il y avait autrefois d'autres communautés (Şemşî, Juifs) qui ont « disparu » de la région.

L'hypothèse de ma thèse était que la diversité des histoires migratoires est d'abord ancrée dans l'histoire des communautés, dans leurs modes de vie et structures familiales mais que les migrations sont de nature à fortifier / conforter ou, au contraire, à fragiliser les identités communautaires. L'analyse des situations de migration permettait alors de mettre en évidence les processus de transformation et les permanences des relations et des comportements communautaires.

Dans ma thèse, j'ai étudié toutes les variétés de groupes citées ci-dessus, issus donc de la même région et immigrés à Istanbul (première étape de migration) puis j'ai prolongé l'étude de la chaîne migratoire en direction de l'étranger (plus de 200 entretiens effectués entre 1999 et 2003).

Les entretiens ont débuté à Istanbul et les rencontres ont été ciblées en fonction des activités professionnelles. À Istanbul, chaque communauté se distinguait par l'activité exercée. C'est par l'intermédiaire des métiers que j'ai eu accès aux familles et à leurs réseaux de connaissances.

LES ARMÉNIENS A TRAVERS LES STATISTIQUES

Nous savons grâce aux archives ottomanes et aux témoignages laissés par les voyageurs que le Sandjak de Mardin était peuplé de diverses communautés ethniques et religieuses. Les données des archives ottomanes montrent même une présence chrétienne, dans le Kaza de Mardin et dans la ville de Mardin, plus importante que celle des musulmans.

Depuis la constitution de la République de Turquie, le gouvernement turc procède à des recensements de population, bien que discutables, ces recensements restent la source la plus autorisée. Le premier recensement a été effectué en 1927, le second en 1935 puis ils se suivent avec une périodicité de 5 ans. Les recensements turcs ne donnent pas d'informations directes permettant d'identifier la communauté arménienne, mais nous pouvons nous référer à la rubrique « Langue Maternelle Parlée » et « Religion ». Ces critères disparaissent après le recensement de 1965 et nous devons nous référer à la rubrique « Lieu de Naissance ».

A travers la rubrique « Religion », on peut voir qu'Istanbul est le premier département de concentration des chrétiens en Turquie et Mardin arrive en seconde position. Et grâce à la rubrique des « Langues Maternelles » et la « Seconde Langue Parlée », nous obtenons les chiffres suivants :

Les Arméniens de Turquie d'après les recensements officiels (de 1927 jusqu'en 1965)

Année	Langue Maternelle « Ermenice »	2 nd e Langue Parlée « Ermenice »	Total	Pop. Générale TC	%
1927	64.745	-	64.745	13.648.270	0,474
1935	56.178	9.780	65.958	16.158.018	0,408
1945	47.728	11.818	59.546	18.790.174	0,316
1950	52.776	9.322	62.098	20.947.188	0,296
1955	56.242	12.580	68.822	24.064.763	0,285
1960	52.756	19.443	72.199	27.754.820	0,260
1965	33.094	22.260	55.354	31.391.421	0,176

Source : DIE, 1927-1965, Rubrique « Langue Maternelle » et « Seconde Langue Parlée ».

Etude comparative entre les Statistiques et les entretiens

Dans les limites actuelles du département de Mardin, les Arméniens sont exclusivement urbains ; ils se trouvent dans la ville de Mardin et dans le bourg de Derik. Dans la ville de Mardin, les Arméniens sont catholiques et dans le bourg de Derik, ils sont grégoriens.

D'après le recensement de 1965, le plus complet à ce jour, et d'après la mémoire des personnes interviewées, nous avons, dans le département de Mardin, 11 personnes ayant déclaré l'arménien en Langue Maternelle, et le chiffre de 391 personnes de rite grégorien. Sachant qu'il n'y avait de Grégoriens qu'à Derik, le chiffre de 391 ne correspond qu'aux Arméniens de Derik. Or les grégoriens interviewés à Istanbul expliquent qu'il existait en 1965 à Derik, 130 foyers et estiment leur communauté à près de 1.200 membres.

A cela, il faut ajouter les Arméniens catholiques de la ville de Mardin. D'après l'inventaire tenu par une personne ayant vécu jusqu'en 1957, il y aurait eu 1.612 Arméniens catholiques dans les années 40, mais la majorité a quitté la ville dès le début des années 50. D'ailleurs ses parents furent parmi les derniers à quitter les lieux. Par commodité, considérons qu'en 1965, tous les Arméniens catholiques de la ville avaient déjà émigré.

Mais rappelons que les limites administratives de Mardin ont été retracées et sa superficie réduite pour la création de nouveaux départements par l'article 3647 du code civil du 16/05/1990 : au Sud-Est les arrondissements de Çizre, Idil et Silopi furent détachés et rattachés au département de Sirnak et l'arrondissement de Gercüs, au Nord-Est, au département de Batman.

Or il n'y a pas seulement des Arméniens à Derik ou dans la ville de Mardin, d'après les résidents à Mardin, il y a des Arméniens catholiques et protestants en Silopi (dans le centre ville et dans deux de ses villages), à Gerçüş et à Cizre (essentiellement le village de Cevizli köyü situé dans le Cudi dağı) et dans quelques villages d'Idil. Ces 4 importants arrondissements en 1965 étaient dans les limites du département... On peut facilement estimer qu'en 1965, il y avait au bas mot dans le département de Mardin plus de 1.000 Arméniens.

On peut voir que dans les recensements ni le critère de la « langue maternelle » ni celui de la « religion » ne reflètent la réalité de la présence arménienne. Nous pouvons imaginer les difficultés pour la suite alors qu'on ne trouve plus dans les recensements suivants ni le critère de la langue, ni celui de la religion. Comment faire une estimation de la présence arménienne dans l'ensemble du pays pour l'an 2000 ?

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, en 2004, nous savons qu'à Mardin, il n'y a plus que 4 Arméniens Grégoriens à Derik et 4 Arméniens Catholiques dans la ville de Mardin.

Les Arméniens dans la ville de Mardin vivent avec les Arabes et les Syriques et à Derik ils vivent avec les Kurdes.

Les familles restées dans le département de Mardin s'y trouvent parce qu'elles ne veulent pas partir de la région. Elles ont la possibilité de partir mais n'en ont pas l'envie. Elles ont décidé de rester pour la qualité de vie, le bon voisinage et pour le travail sur place.

UNE EMIGRATION VOULUE ET ORGANISEE PAR LES ARMENIENS

La migration des Arméniens de la ville de Mardin vers Istanbul a débuté relativement tôt, en 1957, d'après une personne ayant émigré cette année-là, il ne restait déjà plus d'Arméniens dans la ville. Quant à la migration des Arméniens de Derik, elle commence plus tardivement et s'étale sur une période plus longue : entre 1965 et 1985.

Tous les Arméniens connaissaient Istanbul avant de venir s'y installer, ils y avaient effectué quelques voyages, soit pour des raisons commerciales, soit dans le cadre de leurs études et ils avaient déjà sur place leur réseau de connaissance. Les Arméniens sont incontestablement venus s'installer à Istanbul de leur plein gré. Hommes et femmes, primo-arrivants, tiennent à le souligner lorsque la question de la motivation leur est posée.

La migration a un caractère individuel et volontaire, les motivations sont multiples et complémentaires et Istanbul joue un rôle attractif de par les possibilités de travail, d'éducation, de modernité, de tranquillité et de mixité.

La migration des Arméniens s'est organisée par étape. Les membres d'une même famille ne s'imposent pas à la famille déjà installée à Istanbul, une seule personne bénéficie de l'hospitalité. Cette dernière se détache de ses hôtes et grâce à leur aide, prend une location à proximité puis il fait venir sa famille.

Le voyage à Istanbul n'était pas forcément effectué dans un but intentionnel d'émigration, mais, c'est une fois à Istanbul, que les personnes, s'aperçoivent que leur communauté s'est recomposée et s'est retrouvée dans un quartier d'Istanbul. Istanbul présente non seulement l'avantage d'une sécurité pour l'avenir de leurs enfants, mais permet la réunification du groupe. Ceci pousse les personnes à émigrer sans avoir trop de remords à quitter leur « pays » puisqu'ils se dirigent vers un meilleur bien-être, vers un mieux vivre. Même les plus âgés, pourtant les plus réfractaires, finissent par venir.

Les uns incitant les autres à venir les rejoindre à Istanbul. C'est ainsi qu'au bout de quelques années, tous les habitants d'un lieu dit de Mardin, se retrouvent à Istanbul.

Les Arméniens à Samatya / Kocamustafa Paşa et à Kurtuluş

Les migrants grégoriens originaires de Derik sont venus s'installer à Samatya / Kocamustafa Paşa et leurs déplacements se sont effectués dans le même quartier.

Tandis que les Arméniens catholiques originaires de la ville de Mardin se sont installés dans un premier temps dans le vieux quartier de Tarlabası, où se situe l'église Sainte Marie. Puis ils se sont dirigés dans le quartier voisin de Kurtuluş, quartier plus moderne, habité essentiellement par les familles aux revenus plus élevés.

Aujourd'hui, les Arméniens se sont totalement coupés de Mardin. Aucun ne songe nullement à un retour vers Mardin ; ils sont devenus des stambouliotes, et s'installent définitivement à Istanbul

SPECIALISATION PROFESSIONNELLE A MARDIN

Les chrétiens de Mardin (citadins) avaient su transformer en avantage les restrictions de travail en pays musulman : ne pouvant être fonctionnaires, ils étaient devenus artisans/commerçants. Les Arméniens sont tous, d'une manière ou d'une autre, rattachés à un savoir-faire manuel. Le savoir se transmet de père en fils par l'exemple et la pratique dès le plus jeune âge. Ils sont orfèvres, ferronniers, menuisiers, cordonniers, tisserands, couturiers ou encore commerçants.

Les métiers exercés par les Arméniens sont différents selon qu'ils sont catholiques ou grégoriens.

Les catholiques étaient issus de familles d'orfèvres ; les Grégoriens étaient artisans, commerçants. À Derik, les activités étaient clairement définies :

« Les Kurdes s'occupaient de l'agriculture et les Arméniens du commerce et de l'artisanat ».

Les Grégoriens expliquent que leurs pères, leurs oncles, leurs grands-pères étaient par exemple ferronniers qu'ils détiennent cette activité depuis plus de sept générations. Et lors de la constitution de la République, ils ont pris comme nom patronymique, le nom de leur activité. L'activité de menuiserie est tout aussi ancienne. À l'origine, les Grégoriens de Derik ne sont pas dentistes, c'est un métier qu'ils ont investi depuis peu (métier pratiqué sans connaissance scientifique), à partir des années 1960. Ils étaient aussi commerçants et apportaient les nouveautés dans le bourg.

Lors de leur migration, les magasins de commerce sont passés aux mains des Kurdes à Derik, mais les métiers manuels ont disparu pour la plupart. Et le métier d'orfèvrerie dans la ville de Mardin est aujourd'hui totalement pris en main par les Syriques.

a) Les Arméniens de la ville de Mardin, orfèvres dans le Grand Bazar

Les Arméniens de la ville de Mardin ont poursuivi à Istanbul, le métier d'orfèvrerie qu'ils exercent dans le Grand Bazar. L'installation de leur père dans le Grand Bazar a été facilitée par les fondations catholiques qui possédaient de nombreuses boutiques.

b) Nouvelles orientations pour les Deriklis

Pour les personnes originaires du bourg de Derik, la migration à Istanbul engendre une nouvelle orientation du travail.

Les métiers artisanaux sont poursuivis et développés par les âgées et les personnes qui avaient commencé à Derik à pratiquer le métier de dentiste, ont soit passé les diplômes à Istanbul pour continuer à effectuer cette activité, soit elles ont dû se reconverter (l'obstacle principal étant l'obtention des diplômes adéquats).

Les pères à Istanbul ne transmettent plus à leurs enfants leur savoir-faire en menuiserie, cordonnerie...et autres activités considérées par eux comme difficiles et ingrates car le travail s'effectue dans des conditions difficiles ou 'sales' : rappelant que les ateliers se trouve en sous-sol, c'est un lieu sombre, où l'on respire les copeaux de bois à longueur de journée... (poussières, odeurs..), ni leur métier de dentiste pour lequel les études sont longues et tenues pour fastidieuses : ils préfèrent les orienter vers l'orfèvrerie ou le commerce international. Des activités estimées prestigieuses par les familles, plus lucratives et s'exerçant dans de 'meilleures conditions'.

L'activité de l'orfèvrerie débute donc à Istanbul pour les *Deriklis*. Les garçons débutent à l'âge de 12/13 ans en tant qu'apprenti, et passent par toutes les phases de l'apprentissage du métier. Ils deviennent artisans spécialisés dans le travail de la pierre.

De même les personnes qui exerçaient le métier de dentiste à Mardin se sont aussi orientées à Istanbul vers l'orfèvrerie.

LA FAMILLE DANS LE CADRE DE L'HABITAT

1. Système d'alliances

Dans le département de Mardin, le système des différentes communautés est globalement le même, avec des variantes locales : les mariages endogamiques se font à l'intérieur de la famille élargie et de ses alliés. Ils fondent donc un système cognatique qui pratique le renchaînement d'alliance par mariage entre consanguins et entre affins.

Les mariages sont « arrangés » par les parents, s'effectuent entre personnes de même communauté et de même lieu. Le système de mariage préférentiel dans la communauté et le lieu de résidence a été consolidé dans les générations suivantes car l'important est l'interconnaissance des familles. Si les musulmans et les chrétiens ne se marient pas entre eux, les Syriaques et les Arméniens non plus. Aucun Arménien ne s'est marié hors de la communauté ni hors de sa ville : il n'y pas eu de cas de mariage entre Arméniens de Derik et de la ville de Mardin non plus (les mariages trans-frontaliers (Syrie) sont courants mais font parti du réseau familial).

Au fur et à mesure, les mariages ont fini par avoir tous des liens de parenté.

b) Les mariages à Istanbul

La tendance des mariages pour les jeunes arrivés à Istanbul en tant que célibataires reste celle des mariages arrangés. Tandis que pour ceux qui sont né à Istanbul ou avaient moins de 10/12 ans, on tend vers des mariages voulus à Istanbul ou arrangés vers l'étranger.

Les jeunes Arméniennes brûlent les étapes, les mères qui ne pouvaient voir le visage de leur futur époux expliquent que leurs filles célibataires, âgées d'une trentaine d'années, ont vécu un certain temps avec un jeune homme avant de se décider. Les jeunes vivent en couple avec des personnes hors de leurs régions d'origine et hors de leur communauté (Alévis turcs ou kurdes). Pourtant ni les Arméniens, ni les Alévis n'ont la coutume de se marier hors de leur communauté.

2. Nombre d'enfants : l'absence de contrôle de naissances

Pour les Arméniens, les personnes interviewées de plus de 60 ans n'étaient pas exactement dans le même type de famille nombreuse selon qu'elles habitaient Derik ou étaient originaires de la ville de Mardin : la moyenne est de 7 à 8 enfants à Derik. Elle est de 3 frères et soeurs par famille dans la ville de Mardin, car la migration s'est effectuée plutôt pour eux.

Les familles restent nombreuses lorsque les enfants ont été conçus à Mardin. Mais après l'arrivée à Istanbul, il est rare que les couples donnent naissance à plus d'un nouvel enfant. Quant aux couples qui se forment à Istanbul, ils ont tendance à réduire très vite les naissances : on passe à 2 et exceptionnellement à 3 enfants par couple. Ce n'est pas tant le coût de la vie qui pousse à cette limitation mais c'est surtout l'image même du « bon nombre d'enfants » qui s'est modifiée pour les Arméniens.

3. Langue (Les Arméniens polyglottes avec l'absence totale de l'arménien)

Aucun ne connaissait l'arménien quand il résidait dans le département de Mardin. C'est une langue qu'ils n'avaient jamais pratiquée sur place. À Derik, la langue maternelle des Arméniens est donc le kurde, langue dominante de la région, et dans la ville de Mardin c'est l'arabe. Hormis les femmes nées avant 1955 et non scolarisées à Derik, tous les Arméniens sont bilingues : avec le kurde ou l'arabe en première langue, et le turc en seconde langue parlée.

À Istanbul, l'utilisation du kurde et du turc à l'intérieur et l'extérieur du foyer est très variable. Parfois le kurde est réservé à l'extérieur et parfois, c'est l'inverse.

On voit le passage de la maîtrise d'une langue maternelle avec des notions de turc, caractéristique de la génération des grands-parents, à l'utilisation dominante du turc avec des notions de la langue maternelle, caractéristique des jeunes. La transition s'effectue au sein des membres d'une même famille dont l'écart d'âge n'est pas supérieur à une trentaine d'années.

Pour aux hommes originaires de la ville de Mardin, la langue maternelle est unique et c'est le turc. Leur seconde langue est l'arménien qui est en fait plus une langue de la littérature, langue lue et écrite plutôt que parlée.

Si les enfants arméniens se rendent dans les écoles arméniennes, en aucun cas l'arménien n'est devenu leur langue dominante. Il est utilisé comme une langue scolaire, c'est-à-dire comme une langue étrangère.

4. Scolarisation

a) *L'enseignement des Hommes*

Les Arméniens âgés de plus de 70 ans expliquent que le primaire dans les années 1930-1940 représentait l'équivalent de l'université aujourd'hui.

Le processus a été très rapide pour les Arméniens en général : si pour les pères nés avant les années 30, le primaire était une réussite, les Arméniens nés après les années 50 ont eu accès au lycée voire à l'université. La raison de l'intérêt précoce par les Arméniens pour l'école est certainement due à leur mobilité : leurs fréquents voyages à Istanbul les mettent en contact avec une société scolarisée.

b) *L'enseignement des Femmes*

Les Arméniennes, que ce soit dans la ville de Mardin ou dans le bourg de Derik, ont toutes été à l'école, à l'exception de celles nées avant 1955 à Derik. Soulignons que le problème du non envoi des petites filles à l'école ne venait pas des enseignants, c'était un phénomène général lié au style de vie sur place. Et les Arméniennes furent les initiatrices de la scolarisation féminine à Derik.

Pour celles qui sont issues de Derik, l'école s'est arrêtée pour toutes au niveau du primaire, tandis que celles de la ville de Mardin, ont été envoyées dans le cadre de leurs études universitaires à Istanbul.

c) *Les écoles arméniennes, vers des études longues*

Il existe 19 écoles arméniennes qui ont acquis une grande notoriété et il faut faire la preuve de son appartenance à la communauté.

Les enfants ayant immigré à Istanbul font moins d'études que ceux qui naissent à Istanbul. Les premiers s'arrêtent souvent à la fin du primaire, au mieux du secondaire, car la conception du père est de placer ses fils dans un bon cadre de travail. Mais il faut rappeler que ces familles sont nombreuses et les frais de scolarité augmentent en fonction du niveau d'études.

Pour les familles qui se sont constituées à Istanbul même, les enfants arméniens sont parmi les plus et les mieux éduqués. Il n'y a aucune distinction de sexe, les filles font autant voire plus d'études que les garçons.

5. Religion : les événements historiques qui marquent les Arméniens

L'appartenance à la communauté pour les Arméniens est toujours un rappel de douleur :

Un dentiste nous présentant à un de ses patients kurdes dit : « *Elle a voulu travailler sur les Kurdes et elle nous a choisis, nous les Arméniens, comme le sel et le piment de la région* » (considérant que les Arméniens représentent les souffres douleurs de la région).

Le Kurde souligne : « *Les Yézidis diraient la même chose* ».

L'Arménien confirmant : « *Oh ! Les Yézidis, eux, ils représentent le piment noir de la région ! Ils ont beaucoup souffert* » (ce qui revient à dire que si les Arméniens ont beaucoup souffert, les Yézidis ont subi pire sans doute en prenant aussi en compte la durée de la souffrance).

Nous voyons tout de suite apparaître la tristesse des Arméniens lorsqu'ils rappellent pourquoi à Mardin les Arméniens ne parlaient plus leur langue.

Nous avons demandé un jour à un Arménien : « *Pourquoi dans le bourg plus personne ne parlait arménien?* ».

L'Arménien nous répliqua : « *Attention jeune fille, en ce qui me concerne, je suis quelqu'un de très nature, je peux me mettre à pleurer comme une fontaine et vous ne sauriez plus quoi faire. Dans cette région, ils ont cherché à anéantir les Arméniens. Ils ont été balayés de cette surface de la terre. Il n'était plus question de parler la langue, utiliser un seul mot arménien aurait été se dénoncer, les Arméniens n'étaient plus censés exister* ».

Et lorsque nous avons demandé à des amis arméniens de nous aider à cartographier les lieux d'habitations des familles arméniennes à Istanbul, l'un d'entre eux pourtant âgé de 24 ans nous demanda :

« *Pourquoi tu veux tracer les zones d'habitation arméniennes ? Pour faciliter le travail au gouvernement ?* ».

Ce qui nous semble important de signaler pour les Grégoriens installés à Istanbul, c'est l'absence de pratique de certains d'entre eux : des hommes refusent catégoriquement de se rendre à l'église et n'en voient plus l'utilité. Nous avons dans un premier temps expliqué cette absence de pratique par le fait que les Arméniens sont arrivés au même stade que les Européens en ce qui concerne la pratique religieuse, c'est-à-dire croyants mais non pratiquants. La réponse que nous a procurée une personne, nous a surpris et nous fait replonger dans l'histoire :

« *Je ne vais pas à l'église. On me demande souvent : 'Pourquoi tu ne viens pas à l'église ?'. Je réponds : 'Il n'y a plus grand chose que l'Eglise a à m'apprendre. L'Eglise a une dette envers moi, ce n'est pas à moi d'aller vers elle'* ».

Le passé, l'histoire pour les Arméniens est tellement proche, ils sont encore plongés dans le passé qui vit pleinement en eux. Ce n'est pas le fait d'avoir évolué qui fait qu'ils ne se rendent plus à l'église, c'est parce qu'ils sont restés dans le passé.

Même lorsque les Arméniens de Mardin installés à l'étranger critiquent certains services administratifs tels que les cliniques ou les hôpitaux, ils prennent énormément de précaution et spécifient à chaque fois : « *Je ne veux pas dire du mal de la Turquie* ». Comme si remettre en cause le service hospitalier revenait à critiquer l'ensemble du pays et à mettre en danger ceux qui sont restés là-bas. Et ils le soulignent avec insistance.

Aujourd'hui les Arméniens considèrent que ces événements font partis de l'histoire qu'on ne peut renier.

A aucun moment, les Arméniens de Mardin, que ce soit ceux restés à Mardin, ceux ayant émigrés à Istanbul ou ceux à l'étranger, ne prononcent ni le mot « massacre » ni le mot « génocide », dans leur propre discours. Ces mots ont une très forte connotation et impliquent incontestablement pour eux une position politique actuelle vis-à-vis du gouvernement turc. Le mot qui revient pour 1915 est (*Olaylar*), « les événements », sans autre précision, mais tout le monde sait de quels événements il s'agit.

Si la reconnaissance du génocide est revendiquée corps et âme par la population diasporique, la population arménienne de Mardin ne veut pas se mettre en porte à faux par rapport aux autorités turques.

LES RELATIONS INTER-COMMUNAUTAIRES

Les Arméniens de Mardin sont très solidaires entre eux, il faut entendre par là : les Arméniens originaires de Derik sont très solidaires entre eux ; et les Arméniens de la ville de Mardin sont solidaires entre eux. Car il y a une méconnaissance totale entre les uns et les autres.

Les relations entre les Arméniens et les autres communautés sont éminemment marquées par l'histoire.

Les relations entretenues entre les Arméniens et les Arabes de la ville de Mardin sont des relations de bonne entente que ce soit dans le cadre professionnel ou celui du voisinage.

Les Arméniens de Derik entretiennent avec les Kurdes des relations qui ne sont pas seulement de bon voisinage.

Si les Arméniens de Derik se sentent aujourd'hui proches des Kurdes, c'est peut être dû à leur sentiment d'être redevables aux Kurdes au moment des événements de 1915. Paradoxalement, bien que de nombreux Kurdes aient participé aux massacres arméniens, les enfants des rescapés ont surtout gardé en mémoire le courage de quelques Kurdes, car si leurs parents, âgés d'une dizaine d'années lors du massacre arménien, ont eu la vie sauve, c'est grâce à des paysans kurdes qui les ont pris en charge.

Un Arménien né en 1927 nous raconte comment son père âgé d'une dizaine d'années en 1915 a été sauvé : *« Mon père a été sauvé, je vous raconte comment : je vous ai dit que tout le monde avait fui dans les montagnes. Ses parents, avant de fuir, l'ont confié à un Kurde qui voulait les aider. Ce Kurde voulait faire quelque chose, il voulait en sauver au moins UN. Il est venu auprès des parents de mon père. Mon père était à cette époque un enfant, et il leur a dit : 'Je veux vous aider, confiez-moi votre fils et sauvez-vous dans la montagne'. Il y avait de l'insécurité, parfois des gens pouvaient mentir. La mère de mon père a dit : 'd'accord, nous te le confions'. Et ses parents se sont enfuis dans la montagne, mais ils ont été tués dans un village voisin. Le Kurde a caché mon père chez lui. En ce temps, les cloisons des murs avaient des espaces, le jour il le mettait dans l'espacement des murs, comme dans un placard. Il le cachait, et la nuit il le sortait pour le faire manger et dormir dans un lit. Un jour le village a été envahi de soldats, ils sortent le villageois de chez lui. Ils lui disent : 'Chez toi, il y a un arménien', il répond que non. Ils le frappent, le frappent au point que le villageois fait pipi sur lui. Il continue à répondre non et les autres villageois assistent à la scène. Le bonhomme n'en peut plus, il leur dit : 'Attendez, je vais aller le chercher'. Il va chercher son propre fils, il leur dit : 'C'est lui qui est arménien'. Mais les villageois réagissent et crient : 'Non, non c'est son fils'. Le Kurde leur dit : 'Il n'y a pas d'arménien chez moi'. Les soldats le laissent et s'en vont, mon père a été sauvé ainsi. Voyez avec tous les risques que ça comporte, l'attitude des villageois. Ma mère a été sauvée de la même manière que mon père, grâce à une famille kurde ».*

Les Arméniens considèrent que les Kurdes qui ont pris part aux massacres furent une minorité. Et leurs actions tendent à être effacées par le souvenir du soutien et de l'aide apportés par la majorité de la population.

La connaissance entre les personnes issues d'un même lieu engendre des liens forts entre les différentes communautés.

Ces liens se sont renforcés à Istanbul. Les Arméniens sont devenus les défenseurs des Kurdes et montrent leur exaspération face aux événements actuels en Turquie qui leur rappellent les événements qu'ils ont vécus au début du siècle :

« Aujourd'hui des Kurdes se soulèvent contre le gouvernement. Pourquoi détruire, brûler ? Pourquoi s'en prendre à tous les Kurdes ? La faute appartient à ceux qui agissent. Quelle est la faute de tous les autres ? Ils ont tué comme ça tous les Arméniens et aujourd'hui, ils s'en prennent aux Kurdes ».

Les Arméniens de Derik montrent un certain attachement à la communauté kurde, certes en parlant leur langue (quoique par obligation) mais aussi en lisant le quotidien kurde et en votant pour le parti kurde.

Ils signalent aussi que dans le Parti des Travailleurs Kurdes (PKK), il y a de nombreux dirigeants arméniens et nous rappelle le cas d'Arméniens tués pour leur engagement à la cause kurde tel que Yakub. Sa famille nous relate les faits :

« Mon neveu a été tué trois ans avant notre arrivée en France (en 1990) à Kızıltepe par le gouvernement parce qu'il reprochait à mon neveu d'aider les Kurdes. Celui qu'ils ont payé pour le tuer était un hadji kurde. C'était un ignorant. Lui il ne voulait pas le faire, nous savions qu'il avait averti mon neveu. Il lui avait dit plusieurs fois : 'Part d'ici, sinon tu vas être tué'. Nous l'avions supplié, lorsque il nous avait annoncé cela, de venir nous rejoindre à Istanbul mais lui persistait à rester là-bas. L'autre ne voulait pas le tuer parce que son père était un ami de Yakub. C'est mon neveu, qui avait fait la prothèse dentaire de son père. Il n'est pas parti, ils l'ont tué. Le père a renié son fils, il a dit que : s'il avait su qu'un jour son fils ferait une chose pareille, il l'aurait tué de ses propres mains. On a transporté la tombe de mon neveu à Istanbul »

Dans la ville de Mardin, Arméniens et Syriques ne se distinguent pas. Mais le moins que l'on puisse dire, c'est que les Arméniens, à Istanbul, n'ont pas beaucoup de sympathie pour les Syriques.

Le souvenir de l'animosité des Arméniens vis-à-vis des Syriques est entretenu par la tradition familiale :

« Ce qu'ils (les Syriques) ont fait, c'est vérifié, c'est écrit. Mes grands-parents l'ont raconté à mes parents, mes parents à moi et moi, je le transmets à mes enfants. On ne pourra jamais leur pardonner leur méfait. Il y a une histoire véridique qui s'est passée : il y a une gelin... ».

Les Arméniens de Derik restent convaincus que les Syriques ont pris le parti du gouvernement turc. Quant aux Arméniens de la ville de Mardin, ils reprochent aux Syriques de vouloir s'accaparer, s'appropriier tout le patrimoine culturel arménien de Mardin : les biens, les œuvres et l'art arménien. Une lutte d'ordre intellectuel est menée de la part des Arméniens contre les Syriques.

Les Turcs ne connaissent pas beaucoup les Arméniens. Les Arméniens d'Istanbul expliquent qu'ils sont amusés et déconcertés quand des Turcs, en apprenant qu'ils sont Arméniens, leur demande quant ils sont arrivés en Turquie. Ce type de question, les Arméniens ne l'auraient jamais eu à Mardin, car là-bas, les autres savent que les Arméniens ne sont pas des immigrants mais sont les *Yerli*, les autochtones de la région. Elle résulte d'une méconnaissance de la communauté.

Les Arméniens connaissaient peu les Yézidis à Mardin et leur connaissance n'a pas évolué à Istanbul.

LES ARMÉNIENS, L'ÉMIGRATION VERS L'ÉTRANGER

Les destinations privilégiées dans les années 50 semble avoir été l'Amérique alors que les grégoriens ont émigré à partir des années 80 vers l'Europe et notamment vers la France, pour s'installer à Clamart.

La migration s'est effectuée à partir d'Istanbul (mais aussi Syrie, le Liban) où ils y ont vécu entre 10 et 20 ans, et se concrétise par chaîne de petits groupes. Leur venue en France dépend des connaissances qu'ils ont et des opportunités qui se présentent à eux.

Ceux qui partent en premier sont les jeunes hommes célibataires. Les motivations d'émigration sont individuelles et personnelles, et varient selon les individus. Ceux qui sont partis dans les années 80, n'étaient pas dégagés de leur obligation militaire, c'est d'ailleurs la peur de cette obligation qui les pousse à partir. Tandis que ceux qui partent dans les années 90, ont plus de 22 ans, et sont libérés de leur obligation militaire. La motivation, pour ces derniers, touche soit le cadre professionnel (impossibilité de réaliser un projet professionnel en Turquie, soit le cadre familial (opportunité d'alliance matrimoniale à l'étranger).

La chaîne migratoire est identique pour toutes les familles : le fils aîné célibataire est parti en premier, il s'est installé à Clamart auprès d'une connaissance puis il est suivi de ses frères puînés célibataires et ils sont rejoints par leurs parents accompagnés de leurs sœurs célibataires. Les départs se sont effectués les uns après les autres. Le voyage se fait en avion avec un visa de tourisme. Les demandes de visa s'effectuent au hasard des pays européens. Le pays importe peu car de toutes les manières ce ne sera qu'une étape.

L'émigration en Europe implique souvent dans un premier temps l'obtention du statut de réfugié avec une inactivité de courte (ou longue) durée avant l'obtention du statut de travailleur. Les Arméniens âgés, de plus de 60 ans, sont dans l'incapacité de trouver du travail, ils demandent le statut de réfugié qu'ils obtiennent rapidement, c'est la seule possibilité pour eux de rester auprès de leurs enfants. Pour les jeunes hommes arméniens célibataires, le statut de réfugié est une étape, ils arrivent à trouver du travail de part leur savoir-faire et passent du statut de réfugié au statut de salarié. Une fois qu'ils maîtrisent le français, ils font la demande de la nationalité française, ils ont ainsi la double nationalité : turque et française.

Les jeunes recherchent et trouvent du travail par le même processus qu'en Turquie : par relation. Le réseau est plus ouvert dans le sens où il se constitue au fur et à mesure. Les cafés proches de la maison et les associations permettent les rencontres diverses. La provenance (Turquie) et l'appartenance à la communauté (mais pas nécessairement) entraînent les jeunes dans des liens d'amitié qui aboutissent sur une connaissance qui recherche de la main-d'œuvre. Peu explorent dans leur recherche de travail les moyens ou les possibilités qui leur sont mis à disposition dans le pays d'accueil. Les jeunes n'ont, par exemple, jamais constitué de curriculum vitae et encore moins répondu aux annonces d'éventuels employeurs. Après 10 ou 20 ans de présence en France ou en Allemagne, le réseau de connaissances est toujours le mode de recherche d'emploi le plus utilisé par les migrants.

De la même manière que les hommes âgés, les femmes âgées ont acquis une reconnaissance puisqu'elles aussi bénéficient des mêmes ressources que leur mari, c'est la première fois qu'elles ont un statut et un revenu. Mais cette situation ne semble guère les rendre heureuses puisque, à cause de ce statut, elles ne peuvent se rendre au pays. Leur désir est de devenir salarié, non pas pour avoir plus d'indépendance financière mais pour se rendre de temps en temps au pays qui leur manque. Leur venue à Clamart représente l'enfermement, elles ne sortent que pour se rendre visite. Elles voudraient continuer à vivre comme à Istanbul sauf que : le cercle est très restreint. D'où leur souhait que le reste de la famille vienne les rejoindre en France, ce qui élargirait d'autant leur réseau de connaissances et lieux de visite.

Les jeunes Arméniennes comme les femmes âgées acquièrent une reconnaissance. Celles qui étaient âgées à leur arrivée en France (plus de 16 ans) ont trouvé un emploi dans la confection, tandis que les plus jeunes ont pu entreprendre des études. Et elles finissent par professer un métier grâce aux études qu'elles ont menées dans les pays d'accueil.

L'activité professionnelle exercée dans les pays étrangers réunit toutes les communautés originaires de Turquie. Plus de distinction, tout le monde se trouve dans la même situation, dans un pays étranger où ils ne maîtrisent ni la langue ni les coutumes.

Si la migration à Istanbul a permis aux familles de se regrouper, celle effectuée à l'étranger a tendance à fragmenter le groupe de la famille élargie (les membres d'une même famille ne s'orientent pas toutes vers les mêmes destinations, par exemple sur une famille de 8 enfants, 3 se sont mariés et sont restés à Istanbul, l'un est parti pour l'Allemagne, et les 4 autres sont venus avec leurs parents en France...).

La pratique d'aller chercher un époux/épouse au pays est courante pour les jeunes ayant émigré en tant que célibataire (valable pour toutes les communautés quand des membres de la communauté s'y trouvent encore). Istanbul est devenu le réservoir aussi bien des jeunes filles que des jeunes hommes à marier pour ceux qui se trouvent à l'étranger. Toutefois on constate un élargissement dans le champ des mariages qui ne reste plus communautairement limités au lieu d'origine et s'étend à l'ensemble du pays d'origine. Un Arménien est marié à une Arménienne de Elazığ, Diyarbakır. La priorité est donnée à la communauté et au pays d'origine. Motivé par l'appartenance communautaire, religieuse et l'utilisation de la même langue : le turc. Les jeunes filles circulent d'un pays européen à un autre, le nombre d'années passé dans les différents pays importe peu, de même la langue du pays d'accueil car les jeunes parlent la même langue. On constate le dilemme des jeunes hommes qui soit sont arrivés dans le pays d'accueil entre 22 et 24 ans, soit sont nés dans les pays en question, ils ont plus de la trentaine et ne sont toujours pas mariés, ils vivent des histoires d'amour avec des Françaises/Allemandes qui ne durent pas. La différence des cultures n'est pas la principale cause des ruptures. Le mariage avec des étrangères, n'est pas, selon eux, envisageable à cause de leurs parents qui n'admettraient jamais cette union.

De la même manière qu'à Istanbul, si nous avons des familles arméniennes nombreuses en France, c'est que tous les enfants ont été conçus dans le département de Mardin. Autrement, les couples s'arrêtent à 2 enfants, l'enfant unique n'est pas souhaité.

La langue usuelle et familiale qui était le kurde sur les lieux de naissance, était devenue le turc à Istanbul. Et le turc est resté, à l'étranger, la langue pour communiquer en famille. Le kurde est devenu une langue de 'plaisir' utilisée entre personnes déjà âgées et de même génération. Si les jeunes communiquent avec leurs parents en turc, ils communiquent entre eux avec la langue du pays d'accueil : en français. Les parents après une dizaine d'années à l'étranger, comprennent un peu la langue du pays. Les femmes se sont habituées à la langue environnante, la langue utilisée par leurs enfants. Les Arméniens âgés aimeraient apprendre la langue du pays d'accueil qui constitue pour elles un handicap. Ne sachant pas parler cette langue, ou la comprenant peu, les demandes de naturalisation française leur sont systématiquement refusées et de ce fait toute visite en Turquie leur est impossible.

Le problème consiste pour les personnes qui voudraient se rendre en Turquie mais ne peuvent pas (réfugié turc ne pouvant accéder à la double nationalité à cause de la langue et n'ayant pas accès au monde du travail) alors que leurs enfants ont cette possibilité (soit parce qu'ils ont la double nationalité soit grâce à leur statut de travailleur) mais ne veulent pas, préférant passer leurs vacances en Europe.

Les jeunes arrivés à un âge avancé, plus de 16 ans, n'ont pas connu le système scolaire à l'étranger et très peu ont pu suivre des cours de français. Tandis que les jeunes qui sont arrivées

avant l'âge de 16 ans, ont pu entreprendre une scolarité, et les enfants nés en France ou arrivés avant leur 7^{ème} année suivent un parcours scolaire normal,

La religion est très peu pratiquée par les Arméniens. Les hommes âgés disent se rendre à l'église, une fois de temps en temps, parfois même pour certains seulement une fois dans l'année (à Noël). Les femmes (âgées) s'y rendent plus souvent que leurs maris, mais elles avouent ne pas se rendre régulièrement à la messe du dimanche. En ce qui concerne les jeunes, hommes et femmes, la religion n'est quasiment plus pratiquée. Lorsqu'ils se rendent à l'église c'est surtout pour se retrouver entre eux.

En ce qui concerne les relations inter-communautaires, pour les Arméniens âgés, les solidarités se sont renforcées avec les proches vivant à Clamart tandis qu'un sentiment de mécontentement anime les Arméniens installés à Clamart envers leur famille restée à Istanbul, car ils sont partis dans l'espoir que les autres suivraient leurs exemples. Il y a la volonté de reconstituer la famille / communauté ailleurs. Mais ceux qui sont restés au pays ne veulent pas venir.

Les chrétiens sont le plus contrariés par l'attitude des autochtones car il y a une totale méconnaissance à leur égard. Les Arméniens sont pris pour des Turcs et les Syriaques perçus comme des Arabes. Si les relations avec les autochtones sont dénigrées par les migrants plus âgés (elles auraient une mauvaise influence sur les jeunes, par exemple du fait des divorces répétés) ; elles sont recherchées par les plus jeunes mais dans certaines limites.

Cet exposé est un cas d'étude qui permet de mettre en évidence les processus de transformation mais aussi les permanences de comportements communautaires arméniennes ainsi que ceux des relations intra/inter-communautaires.